

Marc BEIRNAERT

Effets secondaires

ROMAN

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-2699-1**

© Marc Beirnaert

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de
ce livre.

Principe de précaution

Jean-Pierre

Pauline s'arrêta brusquement au milieu de la rue du Molinel, et me saisit le bras en me montrant la foule de manifestants qui défilaient plus loin sur le boulevard. Nous sortions de notre cours de Néerlandais à l'institut Etterbeek de Lille, deux heures hebdomadaires en compagnie d'une dizaine d'autres adultes, tous épuisés mais contents d'avoir réussi à articuler quelques phrases durant la séance. Pourquoi avais-je décidé d'apprendre cette langue rébarbative, et parlée uniquement dans une partie de la Belgique voisine et en Hollande ? Sans doute à cause de mes origines, mais surtout pour valider un nombre d'heures de stage nécessaires et obtenir la prolongation de mon chômage. Les cours d'Espagnol étaient pleins lors de mon inscription, je n'avais pas eu le choix. Heureusement que j'avais fait la rencontre de cette jolie femme de trente huit ans, avec laquelle le prof m'avait assigné en bi-

nôme pour les conversations obligatoires.

C'est en baragouinant ensemble en mauvais néerlandais, puis très vite en français, que j'avais appris certaines choses sur elle, et plus nous avançons dans le stage, plus j'étais heureux de la retrouver. Après avoir suivi une formation spécifique de conductrice de TGV, Pauline avait été affectée sur la ligne du Thalys Paris-Bruxelles-Amsterdam, et s'était rapidement mariée avec Jérôme, son collègue de travail, un jeune hollandais blond à l'air un peu con, à en croire les photos de lui qu'elle m'avait montrées. Son véritable prénom était Jerroen, mais Pauline l'avait immédiatement francisé en Jérôme dès leur rencontre, ce qui avait fortement déplu à son mari, qui lui avait demandé de *faire des efforts linguistiques*. Comment pouvait-elle vivre avec un type aussi bêtement exigeant ? Toujours est-il qu'elle avait finalement accepté de suivre ces cours, « pour avoir la paix », m'avait-elle confié.

– Vois-tu, Jean-Pierre, je fais un métier compliqué : ça peut sembler prestigieux de conduire des TGV, et quelque part c'est pour cette raison que j'ai voulu le faire, prouver qu'une femme est capable de ça aussi, montrer à tous ces gros machos que l'époque a changé, bref, j'ai été fière de moi, mais après une

année de trajets à des rythmes épuisants, il a fallu que je fasse le point. J'ai rencontré Jérôme au bon moment, dans un Center Parc durant un week-end, payé par la compagnie en bonus annuel. Nous avons partagé nos soucis professionnels, et on a repris le travail en s'envoyant des textos pour des rendez-vous entre deux trains. Tout s'est ensuite passé très vite : le mariage, une maison à Saint-Pierre-des-Corps près de Tours, achetée à crédit facilement grâce à la caution de la compagnie, et puis il a voulu des enfants. Pas moi. Jamais, j'ai mes raisons. Du coup, ça fait des années qu'on se dispute à ce sujet. C'est plus calme depuis que je viens suivre les cours ici, parce qu'il est heureux que j'apprenne sa langue, il en parle tout le temps à sa mère au téléphone. Du moins, quand j'arrive à comprendre ce qu'il se racontent à toute vitesse.

– Est-ce que tu sais quelque chose à propos de cette manifestation sur le boulevard ? ça semble important, vu le nombre de cars de flics alignés.

– C'est pour les retraites, ils en ont parlé au boulot. La CGT propose la grève des transports : tant mieux, ça me fera des vacances. Pauline prenait les choses du bon côté. D'ailleurs, elle a commencé, cette grève, je viens de recevoir une confirmation sur mon téléphone. Non mais, franchement, ils ont raison, ça va trop mal en ce moment.

J'avais observé chez ma nouvelle amie un tic de langage qui pouvait agacer, mais que je trouvais charmant : lors de nos conversations, et quel qu'en fût le sujet, elle disait souvent : « non, mais », même si elle approuvait complètement le sujet de la discussion.

– Allons prendre un verre au bistrot, Jean-Pierre, le temps que ça se calme. Ils me font peur, ces flics habillés en Robocops. Tu es libre ?

Comme si elle l'ignorait. Bien sûr que j'étais libre, et même trop depuis quelques années. Je lui avais expliqué mon chômage longue durée depuis le passage au numérique dans mon métier : être opérateur de cinéma, avant, ça consistait à recevoir des bobines de film, les assembler à la colleuse, puis les diffuser dans ces multiplexes situés à la périphérie des grandes villes. J'y avais travaillé semaine après semaine pendant des années, enfermé lors des projections dans un petit espace surchauffé et bruyant à cause des machines. Il me fallait surveiller le bon déroulement des bobines des six films lancés simultanément, seul durant les projections, quand je ne discutais pas avec les ouvreuses, à mes risques et périls d'ailleurs, parce qu'il arrivait souvent que l'un des films dérape de

ses perforations, le genre de panne à réparer d'urgence pour éviter les incendies. Le métier était dur mais prenant, avec des horaires décalés, ce qui rendait la vie de couple difficile. D'ailleurs, comme pour la plupart de mes collègues, ma femme n'avait pas supporté longtemps cette situation et nous avons rapidement divorcé, sans même s'engueuler. Elle m'avait remplacé par un type sans intérêt, employé dans la même banque. Tous deux y étaient restés, et je n'en avais aucune nouvelle, ce que j'avais déjà raconté à Pauline pour clore le sujet.

– Non franchement, c'est incroyable, ton histoire, quand on y repense. Ils ont viré tous les opérateurs de cinéma ?

– Presque tous, et ceux qui ont été gardés, je les plains. Après avoir vérifié les tickets d'entrée des spectateurs, ils font démarrer les films depuis un petit bureau relié à un terminal Internet, et puis c'est tout. La plupart n'ont aucune formation, et sont tellement mal payés qu'ils acceptent ce travail pour avoir le nombre d'heures suffisant afin de toucher le chômage et se faire renvoyer. Le patron s'en fiche complètement, il les remplace dans l'heure par des étudiants. Tout ça est devenu à l'image de notre monde : précaire et chiant. Et puis, qui va encore au cinéma ? On trouve tout en streaming depuis son canapé.

– Effectivement, chez nous c'est Jérôme qui choisit les programmes sur Netflix. Il a le chic pour trouver des séries complètement débiles, ça l'amuse. Du coup, je me retrouve souvent seule avec un livre dans notre lit. Et ça dure, ça dure... Il semble ne même pas s'être rendu compte qu'on ne se parle plus. Pauline appuya sa tête sur mon épaule avec un naturel surprenant. C'était la première fois qu'elle manifestait une telle affection, alors que nous étions tous deux assis côte à côte sur la banquette en skaï rouge dans ce bistrot vide, dans l'indifférence de l'hiver. J'en tremblai. Je lui pris la main, elle enroula son bras autour de mon cou et nous nous embrassâmes fébrilement, comme dans l'un de ces innombrables films que j'avais projetés depuis ma cabine au cinéma, dans une autre vie. Mais en mieux, parce qu'il ne s'agissait pas du tout d'un baiser sur l'écran, c'était vrai.

– Non, en fait ça m'ennuie, commença Pauline quelques baisers plus tard, est-ce que je peux rester chez toi ce soir ? Parce qu'avec la grève, c'est compliqué de rentrer à Tours. Et puis, il commence à faire froid.

Après un trajet d'une douzaine de kilomètres depuis Lille, je garai ma petite Toyota en face de mon domicile, rue du Tilleul dans le quartier du Sapin

Vert à Wattrelos. Mon père m'avait légué cette maison toute simple, trop grande pour une seule personne. J'y occupais la salle à manger et la cuisine, sans faire beaucoup de ménage, et Pauline se montra étonnée par l'état d'abandon général des autres pièces : le salon, avec deux fauteuils et un canapé recouverts de poussière, et deux des trois chambres à l'étage, très sales, remplies de toiles d'araignée. Elle avisa le jardin en friche depuis la fenêtre de la chambre à coucher, et me demanda si la petite piscine avait servi un jour, parce qu'elle ressemblait à une mare nauséabonde.

– Ma mère prenait soin de tout, et d'ailleurs quand j'étais enfant, c'était un véritable luxe dans le quartier, cette petite piscine. Tous les copains de classe y venaient. A sa mort, mon père s'est peu à peu laissé aller, tandis que je vivais ailleurs avec mon ex-femme, et puis plus tard, après son enterrement et mon divorce, je suis revenu ici, mais sans rien retaper, parce que j'avais trop de travail au cinéma. Voilà, c'est une histoire banale, Pauline.

La grève générale commença effectivement le lendemain matin, pour notre plus grand bonheur : Pauline proposa que nous fassions ensemble les courses puis le ménage dans la maison, et entre les choses à trier pour la poubelle, l'aspirateur, nos

conversations et surtout nos nombreuses étreintes, nous ne vîmes pas la semaine passer. On parlait de tout, de nos vies, de ce stage linguistique idiot, comment elle se détachait de son mari sans arriver à le quitter, et surtout de ce que nous éprouvions l'un pour l'autre. Ma nouvelle amie se montra surprise et enchantée par mes performances au lit, et je n'eus pas envie de la décevoir en lui confiant le secret de celles-ci. J'avais depuis peu un problème d'érection lié à l'âge, et pour y remédier avais acheté du Viagra sur Internet, et commencé à en prendre lors de mes virées dans l'une des nombreuses maisons closes situées en Belgique, à cinq minutes en voiture de chez moi. Depuis une dizaine d'années, je comblais ainsi ma solitude avec de jeunes escorts, 100 euros la passe, boisson comprise, et en sortais toujours vaguement honteux d'avoir payé pour tirer un coup. Pour effacer ce sentiment, je m'étais inventé une forme d'indulgence, sans doute liée à mon éducation catholique : à sa mort, ma grand-mère m'avait légué en toute discrétion une centaine de pièces d'or, principalement des Napoléons, qu'elle cachait depuis la fin de la seconde guerre mondiale dans une table très quelconque qu'on ne remarquait jamais dans un coin du salon.

J'avais transféré cet héritage insolite dans deux

paires de chaussettes, et prélevais une ou deux pièces à chaque fois que je me rendais au bordel. Mais je ne m'en servais pas pour payer, j'utilisais pour cela tout simplement mon argent liquide. Je mettais ces pièces dans une troisième chaussette, et pouvais ainsi me rendre compte du nombre de fois où j'avais « fauté », tout en gardant intact mon capital pour un éventuel coup dur financier.

Effectivement le Viagra, ça faisait bander, mais avec des effets secondaires, ou bien s'agissait-il d'un produit frelaté -il avait été livré depuis l'Inde- toujours est-il que les premières prises avaient altéré ma vision des couleurs, tout semblait baigner dans du bleu délavé, et ça me donnait des maux de tête. L'effet bénéfique l'emportait toutefois sur ces petits inconvénients, et mon amie ne put que s'en réjouir, ce qu'elle manifesta à grand bruit. Pouvait-elle se douter de mon recours à un produit chimique pour obtenir ces excellents résultats ? J'avais tout de même soixante ans, et elle le savait. Je lui demandai si la différence d'âge entre nous lui posait un problème.

– Mon petit Jean-Pierre, c'est merveilleux ce que nous vivons, à quoi bon y penser ?

– Parce que j'ai envie de vivre avec toi, ma chérie. C'est bête comme un roman à l'eau de rose, mais c'est sincère, et quand nous sortirons ensemble, tu